

l'existence sont vite compris et appliqués, en Portugal tugal comme en Espagne (pays arriérés selon la légende); dans les gares l'attente stupide au guichet des billets, au pesage des bagages est supprimée, les bureaux de ville distribuent les billets, enregistrent les bagages transportés à la gare par les omnibus ou les tramways spéciaux.

Porto admirablement campé sur les rampes du Douro n'offre aucun attrait en dehors des deux splendides ponts enjambant le fleuve, M. Eiffel les a lancés; l'œuvre est gigantesque, le panorama merveilleux sur les courbes boisées du Douro. Les rues de Porto sont extrêmement en pente, notre Grande-Côte et la montée du Gourguillon peuvent à peine en donner une idée, les tramways traînés par les braves petits chevaux lusitaniens grimpent et descendent, heurtant assez souvent les chariots aux roues pleines et gémissantes, tirés par d'énormes bœufs peinant sous les jougs curieusement découpés et peints.

A Lisbonne, même pauvreté artistique, l'influence pratique des Anglais n'en est pas la seule cause, le tremblement de terre (1755) ensevelissant soixante mille malheureux sous les ruines de la capitale, a aussi détruit les nobles créations des rois architectes de la fin du xv<sup>e</sup> siècle; le cloître ogival et mélancolique des Carmes, la cathédrale (la Sé) ont seuls résisté. La Sé (Sedes, Siège), après les splendeurs espagnoles, semble une pauvre église villageoise.

Les autres églises rococo, argentées, dorées, remplies de miroirs, de statues mignardes, fatiguent la vue avec leur étalage de mauvais goût. San-Vicente renferme le très simple Panthéon royal, tous les Bragance dorment là, depuis Jean V. Le Panthéon s'est ouvert en 1885 pour le père du Roi, l'époux de la Reine Dona Maria II, le beau et séduisant